

Tendre Trésor

Une idylle sous contrôle



ANDRÉA MICHEL

Extrait : Une idylle sous contrôle

L'homme est ponctuel. Il se gare devant l'adresse indiquée, dans la rue principale d'Ailles, observe la charmante longère picarde aux briques et tuiles rouges. Il penche sa tête ronde et chauve vers la boîte aux lettres, lève un sourcil perplexe.

— Alexia GUI-DU-CCI, épèle-t-il à voix haute.

Il scrute la cour par-dessus le grillage, puis se décide à franchir le portail laissé entrouvert.

Une femme brune et élancée, à l'aube de la cinquantaine, ouvre la porte de la maison. Le visiteur la trouve toujours jolie, malgré l'expression grave qui se dégage de son doux visage. Elle regarde vers la rue d'un air inquiet.

— Si j'avais dix ans de moins et un physique de jeune premier, je me serais sans doute fait des idées, glousse-t-il. Une proposition de rendez-vous au domicile d'une si charmante dame, et à cette heure...

Elle se force à sourire avec bienveillance à cet homme à la bouille joviale qui lui fait du plat en rigolant. Un petit jeu sans conséquences auquel ils étaient habitués quelques années auparavant, ce qui ne les empêchait pas de s'affronter farouchement sur les dossiers. Elle jette un dernier coup d'œil par-dessus son épaule et s'empresse de le faire entrer.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire ?

L'homme de loi décline l'offre d'un hochement de tête et va droit au but :

— Alors, mademoiselle Boudin, qu'est-ce qui vous arrive ? Dites-moi tout...

— J'ai besoin de vos services, Maître, répond-elle du tac au tac. J'en ai besoin de toute urgence, et en toute confidentialité.

Première partie

Déclarations et sentiments

« La déclaration d'impôt peut passer pour le contraire d'une déclaration d'amour : on en dit le moins possible. »

Jacques STERNBERG

Je m'appelle Alexia Guiducci, j'ai 49 ans. Je suis romancière d'origine italienne.

C'est du moins ainsi que je me présente, à Ailles et dans les environs.

Mon âge, c'est le bon.

Par contre, Alexia, c'est mon deuxième prénom ; Guiducci n'est pas tout à fait mon véritable patronyme non plus... Mais Géraldine Boudin, c'est sensiblement moins glamour, vous ne trouvez pas ? Heureusement, on ne peut pas vraiment dire que je porte bien mon nom, même si je n'ai pas une allure de top model. Il n'en demeure pas moins que Boudin, à moins d'être charcutier, c'est loin d'être vendeur.

Je n'ai pas non plus d'ascendance transalpine : je suis une Picarde pure souche, quoique sans l'accent chti. Un jour à la boulangerie, j'ai surpris une conversation peu flatteuse à propos de ma voisine allemande ; par esprit de provocation, j'ai trouvé amusant de m'inventer des origines étrangères, mais paradoxalement, je constate que cela m'attire la sympathie des gens : italienne, ça plaît. Depuis, je m'amuse souvent à écouter les villageois s'exprimer devant moi en picard, persuadés que je ne comprends pas un traître mot.

Enfin, je ne suis pas franchement écrivain. En tout cas, pas encore, bien que ce soit placé en bonne position sur ma liste de projets. En vrai, je suis inspectrice des impôts. Existe-t-il profession moins fascinante et plus impopulaire (à part peut-être, contrôleur SNCF pendant les grèves) ?

Il y a quelques mois, en m'installant dans le village de mon enfance où plus personne ne me connaissait, je n'ai eu aucune envie de raconter que Géraldine Boudin, fonctionnaire aux Finances publiques, venait de prendre la décision de tout plaquer pendant un an.

Je suis devenue Alexia Guiducci, romancière.

Saveurs d'antan

La commune de Moranvillers comporte, en tout et pour tout, deux commerces : un salon de coiffure, et un café, *Chez Jacqueline*, très cosy avec ses vieux objets et affiches d'époque, qui fait aussi petite restauration sur place ou à emporter et relais de La Poste.

Chez *Jacqueline*, en fait c'est chez Jacqueline et Albert, le couple de patrons. Fidèle au poste derrière son zinc, elle m'accueille avec sa bonne humeur habituelle tandis que lui, à quelques mètres, refait le monde avec deux clients : la politique économique du Gouvernement, la résorption du chômage et le fait qu'il « *suffit de traverser la rue pour trouver du travail* »... Albert m'adresse un signe amical sans toutefois interrompre sa diatribe, ce qui m'arrange : je m'en voudrais d'écourter un débat, de toute évidence essentiel à la survie de la France.

Difficile de leur donner un âge précis, je dirais une bonne soixantaine. Un look un peu désuet, elle avec sa mise en plis impeccable et lui sa moustache à la Hercule Poirot, on dirait les incarnations de Mamie Nova et Papy Brossard.

— Albert a préparé des ficelles picardes, je t'en ai mis de côté, au cas où.

Adorable Jacqueline. Si gentille et attentionnée, et qui m'a si bien cernée en peu de temps.

Sans attendre ma réponse, elle se dirige vers la cuisine mais brusquement elle s'arrête net, les yeux braqués sur l'extérieur. Son sourire s'accroît encore lorsque la porte s'ouvre, sur un client que je vois pour la première fois.

Je reste bouche bée. Non seulement il détonne complètement des habitués des lieux, mais il est de surcroît... absolument canon ! La quarantaine *a priori*, une allure svelte, cheveux bruns ondulés, les yeux bleu clair, il a de faux airs du chanteur

Marc Lavoine, en un peu plus jeune. Les écouteurs de son iPod pendent négligemment autour de son cou. Branché mais classe.

D'habitude moins diserte que son mari, Jacqueline s'engage de suite dans un colloque avec le nouveau venu, au point d'en oublier ma présence et l'objet de ma visite. Je ne suis pas près de déguster mes ficelles picardes. Le fait qu'elle fasse passer ce type en priorité alors que j'étais là avant lui titille mon impatience, mais je me reprends aussitôt : rien ne presse. Je dois absolument m'ancrer dans le crâne que j'ai tout mon temps, désormais.

Tout en détaillant l'Apollon sans en avoir l'air, je songe à mon amie Valérie. Sans doute hausserait-elle un sourcil narquois en constatant qu'avec son allure de cadre dynamique, il ne fait pas très « couleur locale ».

— Mlle Alexia est la jeune romancière dont je t'ai parlé l'autre jour.

Tiens, Jacqueline a discuté de moi avec le bel inconnu. Je note aussi le « mademoiselle » qui souligne ma situation de célibataire ; à 49 ans, on ne m'avait pas désignée ainsi depuis bien longtemps ! Je me présente.

— Alexia Guiducci.

— Philippe Hurtebise.

Je manque de pouffer au son de sa voix fluette ; rien à voir avec

le timbre chaud et masculin auquel je m'attendais. Je lui tends la main, il la prend d'une poignée molle en me regardant à peine. Il embrasse Jacqueline puis Albert et salue les clients, qui ont l'air de le connaître aussi. Après quoi il ouvre sa besace et en sort une poignée de *flyers* qu'il pose sur le comptoir.

— Comme prévu, pour le festival.

— Merci, mon grand, répond Albert. Il devrait y avoir du monde, cette année encore. Le beau temps, ça donne envie aux gens de sortir et de s'amuser.

— Si tu vois Franck, intervient Jacqueline, dis-lui que je passerai la semaine prochaine voir ce qu'il a chiné de nouveau.

— D'accord, je lui transmettrai.

Le beau Philippe tourne les talons, gratifie l'assemblée d'un « bonne journée » aimable mais sans plus, et quitte le café. Si ma vie était une comédie romantique, il s'avérerait sans doute être l'homme de ma vie à la fin de l'histoire. Pour l'heure, je ne lui ai pas fait grand effet.

— Philippe est un très gentil garçon, même s'il est un peu timide, affirme Jacqueline qui peine à masquer sa déception.

— C'est vrai, il est très gentil ! s'esclaffe Albert. Y a juste un hic : t'arriveras jamais à le caser. En tout cas, sûrement pas avec une femme ! (Elle lève les yeux au ciel, il ricane de plus belle et nous prend tous à partie) Voyez-vous, il n'y a que

deux personnes au monde qui ne savent pas que Philippe est pédé : Philippe, et ma femme !

Ah, ben voilà ! Tout s'explique.

L'un des clients entonne la chanson d'Aznavour :

— *Je suis un homo, comme ils disent.*

Tout le monde éclate de rire, y compris Jacqueline... et moi, bien obligée.

*

Me voici de retour à Ailles. Chez moi, ou devrais-je dire, chez mes grands-parents, autrefois.

Je déballe les ficelles picardes de leur emballage en aluminium, les dispose dans un plat micro-ondable et lance deux minutes à la puissance maxi. En attendant, mon regard balaie la pièce autour de moi : un vaste séjour de 50 m² ouvert sur la cuisine aménagée et équipée. À part l'électroménager, qui était là à mon arrivée, et mon salon de jardin en plastique, on ne peut pas dire que le mobilier soit surabondant. *Idem* pour les bibelots, les tableaux sur les murs, ou tout ce qui pourrait de près ou de loin personnaliser un peu cet intérieur. Pourtant, cela fait presque six mois que j'ai emménagé...

J'ai cherché à m'éloigner de Blainville début 2018, quand mes problèmes au boulot sont devenus de plus en plus lourds à

endurer ; je ne supportais plus d'y croiser des collègues régulièrement. La première solution qui m'est venue à l'esprit consistait à déménager. J'ai commencé à regarder les petites

annonces immobilières. D'abord, juste comme ça, sans trop y croire. Puis, j'ai contacté des agences, effectué quelques visites... Comme disait jadis mon amie Valérie, en parlant des mecs (avant de rencontrer son cher Jean-Jacques) : « Tant qu'on n'y est pas, on peut rêver. » Il y a d'abord eu la ferme « totalement rénovée » dans laquelle certains murs comportaient encore par endroits des parpaings apparents. J'ai arrêté de chercher après la visite de la « superbe propriété au calme », située juste à côté d'un élevage d'oies et de canards. Dépitée, j'ai conclu que l'adage de Valérie s'appliquait aussi bien aux habitations qu'aux rencontres amoureuses : tant qu'on n'a pas vu, on peut rêver. Pourtant, quelques mois plus tard, j'allais tomber par hasard sur une longère à Ailles. Le village de mes vacances d'enfant, celui où mon père allait pêcher. *La maison de ses parents.*

Ce jour-là, ma moto n'avait pas démarré au quart de tour, mais toujours mieux que sa conductrice, qui avait mis des heures avant de se décider à faire cette balade. Je n'avais pas de but précis, à part celui de recharger les batteries, au sens propre comme au figuré. Tout ce que je voulais, c'était rouler. Je conduisais sans trajectoire déterminée, là où ma 125 me menait. À la sortie de Bailly, j'ai pris la direction « Moranvillers », puis « Ailles ». Je n'y étais pas revenue depuis des années. Des dizaines d'années. Poussée par la curiosité, j'ai voulu voir à quoi ressemblait désormais l'ancienne maison de mes grands-parents.

« À louer ». En arrivant à quelques mètres de la grille, j'ai aperçu le panneau de l'agence immobilière. J'ai ralenti, j'ai garé la moto sur le trottoir et soulevé la visière de mon casque pour mieux voir. De l'extérieur, à une trentaine de mètres en retrait de la route, elle était comme dans mon souvenir. Mais en mieux.

À la mort de mon grand-père, la ferme avait été vendue en l'état. De toute évidence, les propriétaires qui lui avaient succédé l'avaient rénovée, en lui conservant néanmoins le style typique des longères picardes. Les briques de la façade avaient dû être rejointoyées récemment, les dépendances bardées de clin, la vieille clôture rouillée remplacée par un portail en fer forgé.

Être tombée par hasard sur cette maison, la découvrir disponible et sentir mon cœur battre à nouveau sous son charme m'est apparu comme un signe du Destin : ce serait l'endroit idéal pour me ressourcer.

Grande sœur exemplaire vs cadette immature

Septembre, pour la plupart des gens, est synonyme de fin : fin des vacances, reprise du boulot et rentrée des classes, les enfants qui pleurent, les parents qui stressent. Pour moi, septembre 2018 n'est que le commencement. Nouvelles aventures, réalisation de mes rêves et projets. Nouvelles rencontres aussi peut-être, je l'es- père. Bref, c'est le début de mon année sabbatique.

Dans le programme de ma nouvelle vie bien remplie, écrire un futur *best-seller* est une chose nécessaire mais non suffisante : je dois aussi nourrir mon esprit d'expériences intellectuelles et artistiques de haut niveau. Un petit festival de musique à deux pas de chez moi, c'est parfait pour une première immersion culturelle.

J'ai sous les yeux le *flyer* que Jacqueline m'a glissé l'autre jour dans le cabas, avec les ficelles picardes. Elle a bien souligné, avec un clin d'œil appuyé et comme s'il s'agissait d'un secret d'État, que son « tchiot » Philippe faisait partie de l'équipe d'organiseurs.

À ma grande surprise, Valérie a accepté de m'accompagner. Il faut dire que j'ai quelque peu accentué la notoriété de cette manifestation, qui « accueille d'excellents groupes musicaux reconnus dans le milieu professionnel » (c'est en tout cas ce que j'ai lu dans l'honorable feuille de chou locale). Nous devons nous retrouver sur place. Valérie Pichon, née Martin, est mon amie d'enfance. Je me demande toujours comment deux nanas si dissemblables que nous ont pu rester aussi proches depuis tout

ce temps. Imaginez, en bruit de fond, le générique de la série *Amicalement vôtre* :

- Weight Watchers *versus* Nutella
 - – À part la forte poitrine, Valérie est une blonde toute mince,

perpétuellement au régime ;

- – Brune à petits seins, j'adore manger, de préférence tout ce

qui est gras.

- Bouillon de culture *versus* bouillon Knorr

- – Professeure des écoles, mon amie est un puits d'érudition

doublé d'une parfaite ménagère désespérante ;

- – Je suis beaucoup plus branchée « culture populaire télé-

visuelle » et plats cuisinés.

- Appartement témoin *versus* publicité pour La Foirfouille

- – Les Pichon possèdent un superbe appartement dans le quartier huppé de Blainville ;

- – Je vis dans une maison à la campagne où trônent toujours

des cartons pas déballés.

- Plan de vie *versus* plan B

– Valérie a planifié son existence comme d'autres tracent leur plan de carrière. À l'âge de 34 ans, son chemin a croisé (par ma faute) celui de Jean-Jacques Pichon, fonctionnaire plein d'avenir qui l'a épousée et lui a donné un fils, Elendil. Avant lui, elle se définissait comme « une biche effarouchée » ; le

comble pour quelqu'un qui a fini par se marier avec un féru de chasse.

– Toujours célibataire à 49 ans, je papillonne d'une relation à l'autre sans jamais vraiment m'attacher. Sans jamais verser une larme, quoi qu'il en soit.

Sur l'estrade, le premier groupe a commencé à jouer du jazz manouche. Le public tape des mains en rythme sur les accords de guitare et de contrebasse. Sous le barnum, des tables ont été installées dans le fond pour permettre à ceux qui le souhaitent de manger tout en écoutant la musique. Je balaie l'endroit des yeux

pour voir si j'aperçois mon amie. Ma bonne humeur s'envole d'un coup : elle est venue avec son bidochon de mari. Qui est aussi, accessoirement, un de mes anciens collègues. Je me com- pose une figure aimable de circonstance.

— Vous êtes arrivés depuis longtemps ?

— Non, ça fait un quart d'heure, répond Valérie. On t'a gardé une place.

— Ouaip, et c'était pas gagné ! grogne sa moitié. Y a pas beau- coup de chaises et un putain d'péquenaud voulait piquer celle-là. Mauvais plan. Jean-Jacques Pichon est un être que j'ai le plus grand mal à supporter : hautain et méprisant (Valérie appelle ça de « l'autorité naturelle »), il s'excite souvent pour parler de ce qu'il aime par-dessus tout (la chasse) ou de ce qu'il déteste (les Arabes), avec une tendance dans ces cas-là à entamer chaque phrase par des «

putain de ». Comme moi, il est fonctionnaire aux Finances publiques, sauf que lui est « chef de brigade », il encadre une équipe de vérificateurs qui réalisent les contrôles fiscaux. Au bout de quelques minutes attablée avec eux, à écouter Jean-Jacques pérorer tout en dévorant sa carbonade flamande, j'ai déjà envie de regarder ma montre. Ah, mais c'est vrai, je n'en porte plus depuis que j'ai arrêté de bosser.

Je m'éclipse vers la buvette.

Derrière le bar, j'aperçois Jacqueline et Albert ; je leur adresse un signe amical mais ils ne me remarquent pas, débordés par les commandes qui affluent. Je réussis à attraper une carte des consommations sur le comptoir. En me retournant, je bouscule un type qui émet un bougonnement. Marc Lavoine. Celui de Jacqueline bien sûr, pas le vrai.

— Ah, c'est vous ? Euh, bonjour.

Apparemment il m'a reconnue, c'est déjà ça.

— Bonjour. Vous allez bien ?

— Ça va. Le festival démarre bien, je crois...

— Absolument ! Super ambiance ! dis-je avec un enthousiasme un peu exagéré.

—...

— Les musiciens sont top et on voit que l'organisation est très rigoureuse.

— Ah oui, acquiesce-t-il d'un air absent. Alors, vous vous plaisez à Moranvillers ?

— Oh oui, je profite à fond... Mais en fait, moi j'habite Ailles...

—...

— Un village tout à fait charmant aussi.

—...

— Mon seul souci, c'est que la maison est presque vide, il faudrait que je meuble un peu.

C'est d'ailleurs ce que je fais depuis cinq minutes avec cette conversation.

— Vous avez essayé d'aller chez Pozzo di Borgo ?

— Euh... non. Chez qui ?

— La boutique de Franck Pozzo di Borgo à La Ferté. C'est un brocanteur. Si vous avez besoin d'acheter des meubles, ou à peu près n'importe quoi, je vous conseille d'aller jeter un coup d'œil chez lui (Il adresse un signe de tête à un homme déguisé en Blues Brothers). Faut que je vous laisse... (Il s'éloigne mais revient sur ses pas). La Ferté-les-Roses, dans la rue principale. C'est même ouvert le dimanche. Vous ne pouvez pas le rater, il a toujours un tas de bric-à-brac sur le trottoir.

Philippe Hurtebise s'éloigne en direction du musicien. Je rejoins les Pichon sous le barnum. Le deuxième groupe, dont le type en Blues Brother est le chanteur, s'installe et enchaîne des morceaux entraînants. Devant la scène, quelques spectateurs ont quitté leurs chaises pour danser sur *Think* d'Aretha Franklin. Je meurs d'envie d'aller les rejoindre, je tente de motiver Valérie mais ma proposition tombe à plat. Quant à Jean-Jacques, qui considère le public de cette soirée

comme « un troupeau de ploucs », il s'est finalement trouvé des affinités avec son voisin de table, chasseur lui aussi.

Bon, je n'ai pas tout perdu : je repars avec une adresse à La Ferté machin chose où je suis censée trouver des meubles bon marché.

Rencontre du deuxième type

Entre la pancarte et le bazar sur le trottoir, il ne m'a pas fallu longtemps pour repérer la brocante de La Ferté-les-Roses. Je franchis la porte cochère, j'arrive dans un corps de ferme. En face, un bâtiment plein de charme, à la façade brique et pierre, sans doute l'habitation. Au fond de la cour à droite, un vaste hangar ouvert, dont l'entrée est encombrée de tout et de rien.

— Bonjour ! Y a quelqu'un ?

Je m'approche de la maison. Pas de sonnette ; je frappe à la porte, pas de réaction. Je m'aventure vers le hangar. Je retente un « Bonjour ! », qui reste toujours sans réponse, à part l'écho de ma voix. Il est près de midi, apparemment la « boutique » est ouverte mais je ne vois personne pour accueillir les clients potentiels. Au moins, voilà un commerçant qui n'a l'air tourmenté ni par son chiffre d'affaires ni par l'insécurité rurale.

J'entre timidement. Je n'en crois pas mes yeux : c'est comme un vide-greniers géant qui s'étale sur une superficie de 500 m² au bas mot. « Si vous avez besoin d'acheter des meubles, ou à peu près n'importe quoi », a dit Philippe Hurtebise ; sur ce

point au moins, il avait raison. J'ai rarement vu un tel étalage de choses aussi hétéroclites, de qualité inégale et en vrac. Je traîne parmi les vêtements, bijoux fantaisie, vaisselle et objets divers. Dans le coin vaguement dédié au mobilier, les livings Conforama côtoient des buffets de style industriel, un canapé Roche Bobois et une table basse vintage en céramique, que je trouve splendide.

J'entends du bruit vers l'entrée du hangar, une respiration forte et saccadée. Sûrement le maître de céans, enfin disposé à s'occuper de moi. Ce doit être un vieux monsieur, ou bien un asthmatique, ou... Je réprime un cri d'effroi. Sur le sol se détache l'ombre, effrayante, d'un énorme molosse. Surtout ne pas paniquer. Planquée derrière les rayonnages, je tente une approche tout en douceur :

— Alors, Pépère, il est où, ton maître ? Tu vas pas me bouffer, hein ? (*Bon sang, il a l'air d'avoir des crocs d'enfer !*) Ohé ! Y a quelqu'un ?

Aucune réponse humaine, mais j'entends toujours le monstre haleter à deux mètres de moi. Incapable de faire un pas en avant, je tends le cou pour voir à quoi il ressemble... La terrifiante créature, une saucisse sur trois pattes, me dévisage en bavant et en remuant la queue. Je la caresse un peu puis je sors du hangar, suivie de près par ce sacré chien de garde. Je contourne la maison jusqu'à un pré situé derrière les bâtiments.

À une vingtaine de mètres, un homme torse nu, à la barbe naissante et aux cheveux courts poivre et sel (un peu plus sel que poivre), est en train de brosser un étalon noir très grand, à la robe luisante. Malgré toute la grâce de l'animal, c'est surtout son soigneur que mes yeux se mettent à scanner, tandis que l'unité centrale qui me sert de cerveau l'analyse à la manière d'un Terminator :

- Genre : masculin (très masculin)
- Taille : au moins un mètre quatre-vingt cinq
- Poids : moyen (très légères poignées d'amour)
- Âge : dans les 55ans?

Je m'attarde sur son torse bronzé, la toison qui ombre sa poitrine, ses bras musclés, ses grandes mains qui ondulent sur la croupe... inconsciemment, je m'humecte les lèvres. *Hmm, je donnerais cher pour être à la place du cheval...*

La petite chienne infirme claudique vers son maître avec un jappement joyeux, mettant un terme à mes divagations. L'homme se retourne, s'aperçoit de ma présence. Il me fait signe d'aller dans la maison, et ajoute un « V » avec l'index et le majeur signifiant, je suppose, « j'arrive dans 2 minutes ».

J'entre dans le couloir. Les murs sont chargés de reproductions en tous genres et d'étagères pleines de bibelots. Mon regard s'arrête net sur une peinture énigmatique, composée de gribouillis

rouge sang sur des barbouillages très sombres qui semblent représenter des membranes et des viscères. En haut à gauche se détache une inscription : « *Cotylédons* ». Cette toile mériterait d'être utilisée comme thérapie pour toutes les femmes en mal de progéniture. Elle m'inspire l'envie d'ouvrir le gaz mais je n'arrive pas à en détacher mes yeux. Je suis toujours plantée devant lorsque le brocanteur arrive, effectivement au bout de deux minutes... plus, au moins dix supplémentaires.

— Ça vous plaît ?

Je quitte la croûte des yeux pour observer l'homme à ma guise, son visage buriné, ses yeux noirs mutins. Je le trouve encore plus attirant de près. Normalement je déteste poireauter, mais son sourire chaleureux achève de me rappeler à l'ordre : après tout, je ne suis pas pressée.

— Ça vous plaît, ce que vous voyez ? répète-t-il.

J'ai vaguement dans l'idée que sa question concerne le tableau mais ce que je vois à l'instant, c'est qu'il a enfilé un T-shirt sous lequel je devine sa musculature.

— Oh, oui ! fais-je dans un soupir lascif. Il se racle la gorge, semble troublé.

— Je suis désolé mais celui-là n'est pas à vendre. En revanche, je peux vous communiquer l'adresse de la galerie où l'artiste expose. — L'artiste ? C'est un créateur local ?

— Absolument ! confirme-t-il en bombant le torse d'un air

satisfait.

Il s'en est fallu de peu que je gaffe en exprimant tout le bien

que je pense de ce truc désolant ! Je lève à nouveau les yeux vers la toile pour lui chercher désespérément un quelconque intérêt. Je distingue vaguement la signature, formée de deux lettres : DM.

— Oh! Eh bien... enchantée! «DM», c'est ça?

Il opine du chef et s'éclaircit la voix avant de répondre :

— Oui, mais ce ne sont pas mes initiales, c'est un pseudonyme.

Un nom d'artiste, si vous préférez.

J'avais compris !

— Et ça signifie quoi ?

— Chut, c'est mon jardin secret. Je m'appelle Franck. Franck Pozzo di Borgo.

— Alexia Guiducci.

Je lui tends la main, il la serre entre les siennes et ne la lâche plus. J'observe au passage qu'il ne porte pas d'alliance.

— Origines italiennes ?

— Euh, oui... mais, euh, lointaines. Vous aussi ?

— Corses ! réplique-t-il en redressant la tête avec fierté (Il ne

m'a toujours pas rendu ma main, qu'il se met à tapoter avec délicatesse). Eh bien, soyez la bienvenue dans ma modeste boutique, chère Alexia (*Tiens, on s'appelle déjà par nos*

prénoms ?) Je prends toujours grand soin de mes visiteurs mais vous, vous aurez droit à un traitement tout particulier... (Je le fixe tout en récupérant ma main à regret, émoussillée mais perplexe). Une Italienne et un Corse, nous sommes un peu cousins, précise-t-il avec un clin d'œil. Ne sommes-nous pas deux immigrés dans cette fichue Picardie, Mlle Guiducci ?

J'approuve d'un hochement de tête, en essayant tant bien que mal de dissimuler mon embarras. Disons qu'Alexia Guiducci, c'est en quelque sorte mon nom d'artiste à moi...

Un camarade qui en impose

Mon ancien coéquipier Gabriel Gestien est de passage sur la Côte d'Opale pour effectuer le contrôle d'un restaurant. Nous ne nous sommes pas vus depuis plusieurs années mais je sais qu'il sévit toujours à la DNV, la direction nationale des Vérifications, où nous avons débuté ensemble. Partagée entre ma volonté de tourner la page des Finances publiques et une irrépressible envie d'entendre des potins sur d'anciens collègues, j'ai accepté de le retrouver au Crotoy.

Il fait toujours aussi chaud qu'en août. Dans la petite ville côtière vidée de ses touristes en ce début octobre, seule l'absence d'animation rappelle que nous sommes hors saison. Je me demande quelle sera la réaction de Gaby à l'annonce de mon *break* professionnel. Dans ma tête, deux petites voix s'affrontent : la première, que j'imagine sous la forme d'un ange Gabriel rassurant, martèle que j'ai fait le bon choix :

— *T'étais au bord de l'implosion, changer de vie était LA décision qui s'imposait.*

La seconde (Gaby le maléfique), me sermonne :

— *Lâcher son boulot par les temps qui courent, faut vraiment être inconsciente !*

Mon conciliabule intérieur s'interrompt quand j'aperçois Gaby (le vrai) face au port. Les cheveux épars, la cinquantaine bien tassée même s'il aime se la donner « toujours *djeuns* », il m'adresse un sourire carnassier qui lui donne des airs de *smiley*. Nos retrouvailles sont amicales mais aussi brèves que si nous

nous étions vus la veille. Nous décidons de déjeuner en terrasse, face au port.

— Une année entière de liberté ! s'enthousiasme-t-il. T'as total raison, on n'a qu'une vie !

En fin de compte, mon ambitieux et néanmoins sympathique vieux complice ne semble pas me juger. Il lève son verre à mon congé sabbatique et se lance dans un laïus sur la place démesurée qu'on accorde de nos jours à la carrière :

— « Une étrange folie possède les classes ouvrières dans les nations capitalistes, cette folie s'appelle l'amour du travail », cite-t-il sur un ton pédant. Si tu veux mon avis, les gens devraient relire plus souvent *L'Éloge de la paresse* de Jules Laforgue.

Je suppose qu'il veut parler du *Droit à la paresse* de Paul Lafargue mais je ne relève pas. Pas plus que je ne souligne l'incongruité à proférer des termes comme « classe ouvrière » en dégustant son foie gras poêlé dans ses fringues hors de prix, et cependant *trop swags*...

Sur le quai, le poissonnier alpague un marin pêcheur. Leurs éclats de voix se répercutent dans ma tête. L'espace d'un instant, je suis comme téléportée des mois en arrière, au centre des Finances publiques de Blainville. Face à un homme en proie à une fureur incontrôlée... Gabriel Gestien me ramène en 2018.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, après ? Tu devrais revenir bosser à la DNV, on formait un super binôme, tous les deux !

— C'est vrai que sur le plan professionnel, c'étaient mes plus belles années, admets-je.

— On assurait grave ! Tu te souviens, ce dirigeant qui avait détourné plus de trois briques dans sa boîte : il avait pris cher grâce à nous, il avait bien le *seum* !

Dans mon souvenir, mon ex-coéquipier était un jeune cadre divertissant qui multipliait les blagues potaches avec une fausse distance irrévérencieuse. Mais sous ses airs de ne jamais rien prendre au sérieux, c'était surtout un vérificateur redoutablement efficace.

À la fin du déjeuner, je le raccompagne à sa voiture, un SUV flambant neuf tout à fait caractéristique de la classe prolétaire. Nous nous promettons de rester en contact.

Le calme est revenu, de paisibles retraités flânent le long de la berge. Je décide de prolonger cette journée et l'espiègle sensation de faire l'école buissonnière par une promenade en bord de mer.

*

Avec l'été indien qui s'est incrusté dans la région, je savoure la fraîcheur ombragée de la forêt de pins avant de serpenter à travers les dunes de sable parsemées d'oyats.

Quand je marche, cela doit m'oxygéner les méninges parce que les idées pour mon roman me viennent sans arrêt, beaucoup plus que face à mon ordinateur. J'ai des tas d'images dans la tête, des lieux de scènes, des bribes de dialogues, des personnages. À la sortie de la pinède, j'ai une illumination : et si, au lieu d'une pure fiction, j'écrivais l'histoire d'une nana qui prend une année sabbatique et change de vie ? Je n'aurai aucun mal à trouver de quoi raconter : son ascension sociale, son brillant parcours, puis ses désillusions, le drame, et sa descente aux enfers. Rien ne m'empêche d'en rajouter un peu dans le pathos... Excellente idée ! Je sors mon calepin de mon sac à dos et m'empresse d'écrire : « RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE ». Après quoi je m'étire langoureusement et me badigeonne de crème solaire. Je m'en étale sur les jambes, puis je remonte : cuisses, bras, épaules. Poitrine, cou. Je lève les yeux. Et c'est là que je le vois.

Un type se tient debout, au milieu des dunes, en train de m'observer. Il est torse nu, en maillot de bain, plutôt

grassouillet ; sous sa casquette, je devine un visage rond et rougeot ; il n'a pas l'air très vieux et... mon Dieu, quelle horreur ! Tout bien considéré, il ne fait pas que mater, il... De toute évidence, ce qu'il tient à la main n'est pas un flacon d'écran total ! Fissa, je remballé tout dans le sac à dos et déguerpis sans demander mon reste. Je termine tranquillement l'après-midi à la plage en me promettant, dès le lendemain, de faire un saut à l'armurerie pour renouveler mon arsenal d'autodéfense.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

